



VICTOR DAVIS
HANSON

La guerre
du Péloponnèse

Champs histoire

LA GUERRE
DU PÉLOPONNÈSE

DANS LA MÊME COLLECTION

Pierre Chuvin, *La Mythologie grecque.*

Moses I. Finley, *L'Invention de la politique.*

Moses I. Finley, *Les Premiers Temps de la Grèce. L'âge du bronze et l'époque archaïque.*

Louis Gernet, *Anthropologie de la Grèce antique.*

Louis Gernet, *Droit et institutions en Grèce antique.*

Victor Davis Hanson, *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident.*

François Hartog, *Partir pour la Grèce. Pourquoi nous avons toujours besoin des Anciens.*

Claude Mossé, *Politique et société en Grèce ancienne. Le « modèle athénien ».*

Pierre Vidal-Naquet, *La Démocratie grecque vue d'ailleurs.*

Victor Davis Hanson

LA GUERRE
DU PÉLOPONNÈSE

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre*

Champs histoire

Titre original : *A War Like no Other*

© Victor Davis Hanson, 2005.

This translation is published by arrangement with Random House,
an imprint of The Random House Ballantine Publishing Group,
a division of Random House, Inc.

© Éditions Flammarion, Paris, 2008, pour l'édition française.

© Éditions Flammarion, Paris, 2010 ; 2023,

pour cette édition en « Champs ».

ISBN : 978-2-0804-3572-9

*À John Heath et Bruce Thornton,
professeurs de langues anciennes,
mes amis depuis un quart de siècle.*

AVERTISSEMENT

Toutes les dates mentionnées dans ce livre sont situées avant l'ère chrétienne, sauf mention contraire.

Les ouvrages mentionnés dans les notes figurent dans la bibliographie, qui a été conçue comme un guide permettant d'approfondir certaines questions, et comme le bilan de plus d'un siècle d'études consacrées à l'Antiquité. On trouvera aussi à la fin du livre des biographies, un index des noms et un glossaire destiné à aider le lecteur à y voir clair dans une forêt de noms grecs.

PROLOGUE

En avril 404 avant J.-C., l'amiral spartiate Lysandre fit son entrée dans le port d'Athènes, Le Pirée, à la tête d'une flotte impressionnante qui transportait trente mille hommes arborant des sourires de vainqueurs : ainsi prenait fin la guerre du Péloponnèse. Depuis la destruction de la flotte athénienne l'année précédente à Aigos-Potamos (« fleuve de la chèvre »), en Asie mineure, Athènes, la cité naguère resplendissante, était sans défense. Le pire restait à venir. La ville était pleine de réfugiés. Bientôt, elle fut encerclée, en proie à la famine, au bord de la révolution. Une fin aussi lamentable aurait été inconcevable trente ans plus tôt, quand Périclès promettait aux Athéniens la victoire de la démocratie.

En 404, donc, deux rois de Sparte, Agis et Pausanias, campaient aux portes de la ville. Ils avaient sous leurs ordres des milliers de fantassins aguerris venus du Péloponnèse, la grande péninsule située au sud de l'isthme de Corinthe qui constitue la partie méridionale de la Grèce. Les Athéniens étaient encore pour quelque temps protégés par leurs solides fortifications, mais des dizaines de milliers de réfugiés n'avaient rien à manger ni rien à espérer. Athènes ne percevait plus le tribut que venaient lui verser, par terre ou par bateau, les cités qui lui étaient soumises, tribut qui avait longtemps été sa bouée de sauvetage. Pour échapper à la famine, Athènes finit par

reconnaître sa défaite et accepta de livrer ce qui restait de sa flotte, d'abattre ses célèbres fortifications et de renoncer à son régime démocratique tant vanté. Des milliers de citoyens se retrouvèrent à la merci des Spartiates. De nombreux habitants, cent mille peut-être, se rassemblèrent dans les rues, terrifiés à l'idée de subir le sort que les soldats athéniens avaient infligé à d'autres Grecs autour de la mer Égée.

Lysandre mit aussitôt en œuvre les mesures prévues lors de la capitulation, entre autres la destruction des Longs Murs, ces deux lignes parallèles de fortifications longues de plus de cinq kilomètres qui reliaient Athènes à son port, Le Pirée. Les Longs Murs étaient le symbole de l'attachement de la démocratie athénienne à sa flotte et à son empire maritime. Xénophon raconte bien cette scène pathétique : « Les exilés revinrent et on démolit les murs, à grande ardeur, au son des joueuses d'*aulos* [flûte], car on pensait que ce jour était pour les Grecs le début de la liberté. » Trente ans plus tôt, en effet, au début de la guerre, les Spartiates avaient promis aux Grecs la liberté quand ils avaient demandé aux Athéniens d'« accorder aux Grecs leur autonomie ». Ces rudes guerriers semblaient donc avoir tenu parole. L'occupation spartiate mettait un terme à plus de vingt-sept années de guerre, qui se concluaient par la défaite totale et l'humiliation de l'Athènes de Périclès. Comment un tel événement avait-il été possible¹ ?

Je ne répondrai pas ici à cette question en me livrant à une analyse stratégique des différentes campagnes militaires qui ponctuèrent ce conflit. Je ferai encore moins une étude politique des diverses raisons qui poussèrent les Spartiates à entrer en guerre contre Athènes. George Grote, George Grudy, Bernard William Henderson, Donald Kagan, John Lazenby, Anton Powell, Geoffrey

de Sainte-Croix ont consacré de bons ouvrages à toutes ces questions, et il n'est pas nécessaire d'écrire une nouvelle histoire traditionnelle de la guerre du Péloponnèse.

La question que je me poserai ici est plutôt celle de savoir *comment* les Athéniens combattirent les Spartiates sur terre, dans les villes, en mer et dans la campagne grecque. Que fut l'expérience de ceux qui donnèrent la mort et de ceux qui périrent dans cette guerre épouvantable ? Combien de Grecs prirent part à ce cauchemar ? Combien moururent ? Comment la guerre fut-elle menée ? Peu de choses ont été écrites sur toutes ces questions.

Qui imaginerait que ce nom étrange de « guerre du Péloponnèse » est celui d'une sanglante guerre civile ? On croit souvent qu'il s'agit d'une guerre du même type que les guerres Médiqes, les guerres macédoniennes ou les guerres contre les Daces, qui furent toutes des conflits violents avec des peuples étrangers. Mais dans leur immense majorité, ceux qui moururent entre 431 et 404 étaient des Grecs. Les fortunes dépensées, les villes mises à sac, les territoires ravagés étaient, eux aussi, grecs pour la plupart. Cette guerre civile de l'Antiquité est appelée « guerre du Péloponnèse » parce que les Occidentaux sont à certains égards athénocentristes. Tout le monde identifie la Grèce à Athènes. Et si les modernes connaissent bien Sparte, ils ignorent presque tout d'États comme Corinthe, Syracuse, ou Thèbes, qui furent les autres adversaires redoutables d'Athènes, et qui tous désignèrent cette guerre de trente ans par un autre nom : eux ne parlaient pas de « guerre du Péloponnèse » mais de « guerre contre Athènes », une guerre dont l'objectif était la destruction de la démocratie et de son Empire.

La plupart des auteurs anciens et modernes ont repris la vision de Périclès, celle d'une « guerre contre les Péloponnésiens », dont l'histoire a été retracée par l'Athénien Thucydide. Pourtant, si l'on considère la réalité des combats, la guerre n'opposa pas seulement Athènes aux Péloponnésiens entrés en conflit avec elle : elle concerna presque tous les habitants du monde hellénophone, et beaucoup d'autres encore qui vivaient à l'extérieur de ces limites, de la Thrace à la Perse. Cette guerre ressemble beaucoup plus au conflit interminable d'Irlande du Nord, au borbier dans lequel s'enfoncèrent les Français et les Américains au Vietnam, à la situation chaotique du Moyen-Orient ou aux crises balkaniques des années 1990 qu'à un conflit classique du type Seconde Guerre mondiale, dans lequel l'identité des ennemis, les théâtres d'opérations, les fronts et le résultat final sont clairement définis.

Il serait peut-être plus juste de parler de « grande guerre civile de la Grèce antique ». Les Athéniens, les Spartiates et leurs alliés respectifs, en dehors des financiers perses qui entrèrent en jeu à la fin du conflit, étaient tous des hellénophones qui adoraient les mêmes dieux et utilisaient les mêmes techniques agricoles et militaires. Même si aucune nation panhellénique ne vit jamais le jour, les Grecs des différents États-cités avaient tous le sentiment d'appartenir à un même peuple. Le conflit qui les opposa pendant vingt-sept ans fut l'une des guerres civiles les plus horribles de l'Antiquité par le pourcentage de la population impliqué dans les combats et par le nombre de victimes. Il prit toutes les formes possibles, des batailles conventionnelles aux actions terroristes, des révolutions aux assassinats et aux massacres, et s'accompagna de continuel renversements d'alliances.

Aucun autre conflit n'est aussi riche d'enseignements militaires pour notre époque que la guerre du Péloponnèse. La situation était très compliquée mais ce fut aussi un conflit opposant deux superpuissances, Athènes et Sparte, une guerre faisant appel à la terreur, une guerre sale dans le tiers-monde hellénique, qui avait pour objectif d'imposer par la force la démocratie à des cités parfois récalcitrantes. En outre, cette guerre suscita une vigoureuse contestation intérieure, en raison des réactions engendrées par l'envoi de troupes en territoire étranger. L'ancien secrétaire d'État George Marshall, les opposants à la guerre du Vietnam, les adversaires et les partisans de ce qu'on appelle la guerre contre le terrorisme se sont tous tournés vers Thucydide pour tirer les leçons de l'expérience de ceux qui avaient vécu cette guerre atroce.

Dans ce livre, il m'arrive de m'appuyer sur mon expérience personnelle de l'agriculture et sur ma connaissance des paysages de la Grèce moderne. De la même façon, j'établis des parallèles avec des batailles qui se sont déroulées à d'autres époques, y compris à la nôtre. Ces quelques libertés prises avec les règles strictes de l'histoire ancienne choqueront peut-être les historiens, mais les lecteurs apprécieront qu'on leur rappelle que les hommes et les femmes de l'Antiquité n'étaient finalement pas si différents de nous. Au-delà des différences de lieu et de temps, on retrouve dans toutes les guerres une constante : ce sont toutes des expériences humaines. On peut parfois comprendre un passé éloigné en évoquant des conflits plus récents, dans lesquels les soldats ont été confrontés aux mêmes frayeurs, animés par les mêmes motivations, alors que leurs officiers étaient placés face aux mêmes dilemmes stratégiques, logistiques et tactiques.

Thucydide, qui vécut entre 460 et 395, est notre source principale en ce qui concerne la guerre du Péloponnèse. Il inaugura une tradition qui privilégie l'expérience des combats. Son récit suit le cours des événements selon la tradition dite annalistique, année après année, de 431 à 411 ; parvenu à cette date, il s'interrompt pour ainsi dire au milieu d'une phrase. Les sept dernières années et demie de la guerre sont racontées par son successeur Xénophon jusqu'à la fin des hostilités en 404-403. En réalité, Thucydide ne raconte pas *tous* les épisodes de la guerre mais il propose une série de moments exemplaires : l'ensemble de son récit se rattache à l'expérience de la mort.

Ainsi, le récit détaillé du siège de la petite ville de Platées est un exemple valant pour tous les sièges qui se dérouleront par la suite, qu'il se contente de mentionner rapidement. De la même façon, Thucydide reproduit intégralement le discours prononcé par Périclès à l'occasion des obsèques nationales des victimes athéniennes de la première année de la guerre : ce discours donna à Périclès l'occasion de résumer ce qui était l'essence d'Athènes et n'est pas sans évoquer certains grands discours d'Abraham Lincoln. Mais la vingtaine d'autres éloges funèbres qui furent prononcés dans des circonstances semblables au cours des années suivantes ne sont jamais mentionnés. Les massacres perpétrés par les Corcyréens à Corcyre (l'actuelle Corfou) servent à illustrer les ravages des haines intestines. Quant au récit précis de la bataille de Mantinée, il permet de mieux comprendre d'autres batailles terrestres, qu'elles soient plus anciennes, comme Délion, ou plus tardives, comme celles qui se déroulèrent en Sicile. Enfin, seule la première des évacuations de l'Attique par sa population est racontée dans le détail, alors que l'Attique fut évacuée à cinq reprises entre 431 et 425.

On trouve dans l'ouvrage de Thucydide des dizaines de scènes bouleversantes, qu'il s'agisse d'hommes et de femmes désespérés défendant leurs remparts une lance à la main ou de batailles navales. Thucydide n'était pas le réaliste froid et le collectionneur épris de détails que certains ont voulu voir en lui : c'était plutôt un humaniste et un conteur. Il n'a jamais oublié que la véritable matière de son histoire était l'expérience vécue des hommes, et non des forces politiques et économiques abstraites.

De ce point de vue, la manière dont je raconte la guerre et la mort de milliers de Grecs s'inspire en grande partie du modèle qui nous a été légué par Thucydide, auquel j'ai essayé de rester fidèle. C'est pourquoi l'organisation de ce livre ne suit pas la succession des années mais les formes différentes que revêt le combat : le « feu » (la destruction des récoltes), la « peste » (la maladie), la « terreur » (les coups de main et les combats irréguliers), la « cuirasse » (les combats d'hoplites), les « murs » (les sièges), les « chevaux » (l'expédition de Sicile) et les « navires » (les batailles navales). Le traitement de ces différents thèmes me donne l'occasion de proposer un récit des événements, mais chaque chapitre s'appuie sur des exemples empruntés à différents moments de ce conflit long de vingt-sept ans.

Thucydide est un conteur brillant. Pourtant, répétons-le, il n'est pas facile à suivre, que ce soit dans le texte grec ou en traduction. Il n'est pas non plus toujours vivant, les discours mis à part. Les grands moments de son récit sont ceux dans lesquels il décrit de façon très précise des épisodes atroces : l'épreuve de Corcyre, le blocus de Platées, la bataille de Mantinée ou le massacre de Mycalesse. La plupart des grands spécialistes de l'histoire-récit, Julius Beloch, Hermann Bengston, Georg

Busolt, George Grote et Donald Kagan, ont repris l'idée de Thucydide et raconté la guerre année après année. Ils ont relaté les événements à peu près dans le même ordre chronologique que le grand historien. Cette méthode est la plus logique pour l'histoire traditionnelle, mais elle pose un certain nombre de problèmes parce que la guerre du Péloponnèse n'a pas seulement opposé Athènes à Sparte : elle s'est caractérisée par l'intervention d'autres puissances – Corinthe, Thèbes, Argos, Syracuse, la Perse – qui menèrent parfois leurs propres opérations indépendamment des deux principaux belligérants.

Même dans le cadre de sa présentation chronologique, Thucydide passe parfois de la Grèce continentale et de la mer Égée à la Sicile et à l'Asie mineure, mentionne à tel moment une expédition des Argiens, à tel autre la guerre civile en Sicile. Il établit rarement des relations tactiques ou stratégiques entre des opérations quasi simultanées. Ce n'est pas parce qu'il ignore le fil principal de la guerre, mais plutôt parce que ce fil n'existait pas : les Spartiates, les Athéniens, les Siciliens, les Argiens, les Corinthiens et d'autres s'affrontaient dans une série de batailles souvent confuses et isolées, avant d'interrompre les hostilités pendant plusieurs mois, parfois même des années entières. Des États rivaux, comme Argos et Épidaure, par exemple, pouvaient s'affronter à propos de terres qu'ils se disputaient pour leur bétail, tout en considérant souvent que ces affrontements brefs et circonscrits faisaient partie de la grande guerre idéologique qui était en cours.

La présentation chronologique des événements soulève d'autres problèmes. En réalité, les contemporains de Thucydide n'étaient pas convaincus, contrairement à lui, de l'existence d'une « guerre du Péloponnèse » spécifique et continue, commencée en 431 et s'achevant avec la

défaite d'Athènes en 404. Certains Grecs pensaient que la guerre avait commencé en 433, au moment où Corinthe avait combattu Corcyre en mer, ou en mars 431, quand Platées avait été attaquée par les Thébains, plutôt qu'en mai 431, date de l'entrée des Spartiates en Attique. Quelques historiens de l'Antiquité comme Théopompe et Cratippe n'étaient même pas certains que la guerre se fût terminée en 404 avec la destruction par Lysandre des Longs Murs. Selon eux, la guerre ne cessa qu'au moment où Athènes vainquit la flotte spartiate à Cnide en 394, lorsque les deux belligérants décidèrent enfin d'oublier leur rivalité séculaire. On trouvera ci-après la chronologie des événements, permettant de replacer l'expérience des combats dans son contexte politique et stratégique².

CHRONOLOGIE

I. Première phase : la guerre d'Archidamos (431-421)

- 431 mars : attaque de Platées par les Thébains
mai : évacuation de l'Attique et première invasion des Péloponnésiens
juillet : attaques menées par les navires athéniens contre le Péloponnèse
septembre : première invasion de Mégare par les Athéniens
- 430 mai/juin : deuxième invasion de l'Attique
juin : début de la grande peste à Athènes
hiver : reddition des habitants de Potidée, assiégés par les Athéniens
- 429 mai : arrivée des Péloponnésiens devant Platées
été : victoire de la flotte athénienne commandée par Phormion face aux Péloponnésiens dans le golfe de Corinthe
été : raids maritimes athéniens contre le nord-ouest de la Grèce
septembre : mort de Périclès
- 428 mai/juin : troisième invasion de l'Attique
été : déploiement de deux cent cinquante navires athéniens dans la mer Égée et à l'ouest
juin : siège athénien de Mytilène, sur l'île de Lesbos
- 427 mai/juin : quatrième invasion de l'Attique

- 427 juillet : capitulation des Mytiléniens, débats à Athènes sur le sort à leur réserver
août : reddition des derniers irréductibles de Platées et destruction de la ville
- 426 mai/juin : retour de la peste à Athènes
juin : campagnes menées par Démosthénès en Étolie et en Amphilochie
hiver : première expédition athénienne en Sicile
- 425 mai : occupation athénienne de Pylos
mai/juin : cinquième et dernière invasion de l'Attique par les Péloponnésiens
août : reddition des Spartiates à Sphactérie
septembre : attaque des Athéniens contre Corinthe et bataille de Solygéia
- 424 novembre : victoire des Béotiens face aux Athéniens à Délion
décembre : prise d'Amphipolis par Brasidas
hiver : retour des Athéniens de la première expédition de Sicile
- 423 avril : interventions d'Athènes contre Mendè, Skionè et Toronè
été : destruction de l'enceinte de Thespies par les Béotiens
été : actions menées par Brasidas dans le nord-ouest de la Grèce
- 422 octobre : mort de Cléon et de Brasidas à Amphipolis
hiver : négociations de paix entre Athènes et Sparte

II. Deuxième phase : paix de Nicias (421-415)

- 421 hiver : évacuation par Athènes des Messéniens de Pylos
été : alliances négociées par la Béotie, Corinthe et Argos

- 420 juillet : appel d'Alcibiade à une alliance entre Athènes, Argos et Mantinée contre Sparte
été : exclusion des Spartiates des Jeux olympiques par Élis
- 419 été : incursion d'Alcibiade dans le nord du Péloponnèse à la tête d'une petite armée
été : reprise de la guerre frontalière entre Argos et Épidaure
- 418 août : victoire spartiate à Mantinée
novembre : renouvellement de l'alliance de Sparte avec Argos et Mantinée
- 417 hiver : guerre civile à Argos, défaite des démocrates
été : présence active de la flotte athénienne dans le nord de la Grèce
- 416 mai : attaque des Athéniens à Mélos
hiver : débats à propos de l'envoi d'une flotte athénienne en Sicile

III. Troisième phase : la guerre de Sicile (415-413)

- 415 juin : embarquement d'Alcibiade, de Nicias et de Lamachos pour Syracuse
septembre : rappel d'Alcibiade, mort de Lamachos, impasse athénienne en Sicile
- 414 août : arrivée de Gylippe avec de nouvelles troupes péloponnésiennes
hiver : préparatifs de départ d'une deuxième expédition athénienne en Sicile sous les ordres de Démosthènes
hiver : arrivée des Spartiates à Décélie dans la plaine athénienne

IV. Quatrième phase : la guerre de Décélie et la guerre d'Ionie (413-404)

- 413 printemps : attaques de mercenaires thraces contre Mycalesse
juillet-septembre : défaite des Athéniens aux Épipoles et dans le Grand Port de Syracuse
septembre : exécution de Démosthènes et de Nicias
- 412 printemps : construction d'une nouvelle flotte par les Athéniens
été : alliance militaire entre Sparte et la Perse
juin-juillet : révoltes des alliés d'Athènes dans la mer Égée
- 411 juin : révolution oligarchique à Athènes
septembre : départ de l'amiral spartiate Mindaros pour la mer Égée à la tête d'une flotte
septembre : spectaculaire victoire athénienne à Cynosème
- 410 mars : victoire navale des Athéniens à Cyzique
été : échec de la révolution oligarchique et réhabilitation d'Alcibiade
hiver : établissement de garnisons spartiates en Asie mineure
- 408 hiver : tentatives athéniennes pour reprendre Byzance
- 407 printemps : Cyrus satrape en Asie mineure ; aide accrue de la Perse à Sparte
printemps : destitution d'Alcibiade
- 406 juin : défaite des Athéniens dans la mer Égée face à l'amiral spartiate Callicratidas
août : victoire athénienne aux îles Arginuses, suivie du procès des généraux victorieux
août-septembre : rejet par Athènes des propositions de paix de Sparte

- 405** septembre : défaite athénienne à Aigos-Potamos et destruction de la flotte athénienne
novembre : préparatifs de l'embarquement de Lysandre pour Athènes
- 404** hiver : blocus maritime d'Athènes
avril : entrée de Lysandre dans Le Pirée à la tête de sa flotte et reddition d'Athènes
été : installation des Trente

POURQUOI SPARTE A COMBATTU ATHÈNES

Notre guerre du Péloponnèse

La guerre du Péloponnèse est aujourd'hui un événement vieux de près de deux mille quatre cent quarante ans. Pourtant, Athènes et Sparte restent présentes dans nos esprits. Cette permanence peut sembler étrange. Après tout, les belligérants de l'Antiquité étaient de simples cités, dont la plupart étaient moins peuplées et plus petites que des villes comme Poitiers ou Limoges. La Grèce continentale elle-même est à peine plus étendue que le Portugal, et était bordée dans l'Antiquité par des géants comme l'Empire perse qui s'étendait sur près de deux millions et demi de kilomètres carrés et comptait peut-être soixante-dix millions de sujets. Quant à la population masculine de l'ensemble des cités grecques, elle était inférieure aux effectifs de l'armée de Napoléon en 1800.

La violence exercée par les Grecs n'était pas particulièrement meurtrière, du moins si on la compare à des époques plus tardives. Ainsi, il y a eu plus de morts au Rwanda ou au Cambodge en quelques jours qu'il n'y en eut en vingt-sept ans de guerre civile dans la Grèce du ^ve siècle. Les armes des guerriers grecs étaient les instruments rudimentaires en bois et en fer de l'ère préindustrielle, qui ne connaissait ni la poudre ni l'acier. Les

combattants ne mesuraient pas plus d'un mètre soixante et pesaient moins de soixante-cinq kilos. C'étaient souvent des hommes d'âge mûr, au physique ordinaire, qui feraient l'effet de simples enfants à côté des soldats des armées modernes, qui pèsent couramment cent kilos.

Pourtant, malgré leur nombre limité et leur petite taille, le conflit qui mit aux prises ces hommes de l'Antiquité ne semble pas tellement éloigné de nous. Un exemple : après le 11 septembre 2001, les Américains ont eu peur de voir apparaître des épidémies dans leurs villes. De fait, cinq personnes sont mortes dans les mois qui ont suivi les attentats, et vingt-quatre autres ont été contaminées suite à l'introduction apparemment délibérée de spores de l'anthrax, attribuée à des terroristes non identifiés. L'affolement qui s'empara des responsables de Washington, en période de tension internationale, n'est pas sans rappeler la peur suscitée par les épidémies de l'Antiquité, particulièrement virulentes en temps de guerre, comme la mystérieuse « peste » qui fit des milliers de victimes à Athènes entre 430 et 426.

Avant même le 11 septembre, la guerre du Péloponnèse n'était pas simplement une page des manuels d'histoire de l'Antiquité. Régulièrement, paraissaient des ouvrages très sérieux intitulés *Guerre et démocratie. Étude comparée de la guerre de Corée et de la guerre du Péloponnèse*, ou encore *Rivalité pour l'hégémonie. De Thucydide à l'ère nucléaire*. Thucydide est depuis longtemps une lecture obligatoire dans les écoles militaires américaines. Et de nombreux hommes d'État comme Woodrow Wilson, Georges Clemenceau et Éleutherios Venizélos ont consacré à l'histoire de la Grèce des cours ou des livres dans lesquels *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide occupait une place de choix. Plus récemment, les intellectuels américains qu'on qualifie de néoconservateurs, dont la

réflexion a eu une influence incontestable dans le domaine stratégique, ont eu l'ouvrage de Thucydide comme livre de chevet¹.

Pour quelles raisons cette guerre est-elle évoquée quand on essaie de penser les conflits actuels ? Pourquoi a-t-on souvent rappelé les leçons supposées de la guerre du Péloponnèse à l'occasion de la plupart des conflits auxquels ont été mêlés les États-Unis au cours du siècle dernier ? Les efforts déployés par la Russie ou l'Allemagne d'Hitler pour détruire l'Amérique démocratique, maîtresse des mers, étaient censés rappeler ceux de l'oligarchie spartiate contre Athènes. La guerre froide n'a-t-elle pas, elle aussi, divisé le monde en deux blocs armés conduits par deux superpuissances qui, après avoir été un moment unies contre un ennemi commun, se sont opposées pendant plusieurs dizaines d'années ? On a pu ainsi considérer l'expédition de Sicile comme un épisode annonçant les Dardanelles ou le Vietnam, en un mot toutes les grandes croisades entreprises au nom d'une puissance impériale ou de la démocratie. Le désastre subi par les Athéniens à Syracuse a-t-il montré, comme l'écrit Thucydide dans son étrange conclusion, ce qui arrive quand les citoyens d'un pays ne soutiennent pas les soldats partis combattre à l'étranger ? C'est bien parce que Thucydide fut le premier à poser des questions importantes qui nous hantent encore que nous sommes conduits à nous interroger sur ses conclusions originales et apparemment indiscutables.

Les souffrances de la guerre

Pourquoi ce conflit entre Athènes et Sparte est-il plus souvent pris en exemple que les guerres Médiques (490,

480-479) ou les conquêtes d'Alexandre le Grand (334-323) ? On peut avancer plusieurs explications.

D'abord, la guerre du Péloponnèse fut un conflit brutal et exceptionnellement long. Deux ans environ avaient suffi pour chasser hors de Grèce le roi perse Xerxès et sa gigantesque armée. Quant à Alexandre, un peu plus tard, il lui fallut trois fois moins de temps pour détruire l'Empire perse qu'il n'en fallut à Sparte pour vaincre Athènes. La guerre du Péloponnèse dura vingt-sept ans, soit près du tiers du légendaire V^e siècle de la Grèce antique. Comme la deuxième guerre Punique, la guerre de Trente Ans ou la guerre de Cent Ans, elle bouleversa la vie de plusieurs générations. Des Grecs nés après le début du conflit eurent le temps de grandir, de combattre et de mourir au combat sans que la guerre soit terminée pour autant.

Cette guerre dévora des familles entières. Rares furent les familles grecques qui sortirent indemnes de la guerre du Péloponnèse, quelle que fût leur fortune ou leur influence. Les plus grandes maisons d'Athènes furent presque balayées, pour reprendre la formule souvent employée par la suite². Considérons la branche la plus célèbre de la grande famille athénienne des Alcmeonides : Périclès, le guide spirituel et politique d'Athènes, mourut de la peste à Athènes en 429, au cours de la troisième année de la guerre. Sa sœur, elle aussi âgée d'une soixantaine d'années, avait succombé un an plus tôt à la même épidémie, en même temps que les deux fils légitimes de Périclès, Paralos et Xanthippos, qui moururent avant d'avoir atteint l'âge de trente ans. Plus tard, un fils illégitime de Périclès, Périclès le Jeune, fut élu général. Il fut en partie l'artisan de la grande victoire maritime remportée par les Athéniens au large des îles Arginuses en 406, vingt-trois ans après la mort de son

père. Cela ne l'empêcha pas d'être condamné à mort par l'Assemblée athénienne, qui était à la recherche de boucs émissaires. Le neveu de Périclès, Hippocratès, un homme brillant de trente-deux ans, mourut en combattant en première ligne à la bataille de Délion en 424. En trente ans, la peste, les intrigues politiques, les accès d'hystérie collective et les combats anéantirent presque toute la famille de celui qui avait été l'homme le plus puissant d'Athènes.

Par ailleurs, la guerre commença en plein âge d'or de la Grèce (479-404), enterrant définitivement les grandes espérances suscitées par la défaite des Perses en 479. La capitulation d'Athènes en 404 reste aujourd'hui encore indissociable de la fin de cet âge d'or. C'est aussi de cette période que datent le procès et l'exécution de Socrate en 399, qui fut la dernière et la plus grande victime de la folie qui semble s'être emparée en quelques dizaines d'années d'un monde dont l'existence avait été considérée comme un véritable miracle. Du reste, pour les Grecs de l'époque, notamment le poète comique Aristophane, la guerre du Péloponnèse marquait la fin de la splendeur de la tragédie attique, représentée par Eschyle, Sophocle et Euripide.

De fait, parmi les acteurs et les observateurs de la guerre du Péloponnèse se trouvent les figures majeures de la civilisation athénienne : Alcibiade, Aristophane, Euripide, Périclès, Socrate, Sophocle, Thucydide, entre autres. Beaucoup d'entre eux se distinguèrent, se déshonorèrent ou moururent pendant la guerre. Le conflit est l'objet ou sert d'arrière-plan dramatique à un certain nombre de grands textes de l'Antiquité – *Les Acharniens* d'Aristophane, *Les Troyennes* d'Euripide, *Le Banquet* de Platon, ou *Œdipe roi* de Sophocle. On pourrait malheureusement en conclure que la guerre favorisa cette explosion du génie

créateur grec – ultime feu d'artifice avant l'effondrement final. La plupart des Grecs virent cette lutte sanglante avec les yeux d'Athènes, puisque les auteurs athéniens exerçaient un quasi-monopole sur l'information et sur la réflexion à propos de la guerre. Les Grecs furent bouleversés de voir s'effondrer en trente ans seulement un rêve de renaissance culturelle. C'est ainsi qu'au nord de l'isthme de Corinthe, le conflit devint rapidement la « guerre du Péloponnèse », la guerre menée contre les horribles surhommes qui habitaient la péninsule méridionale de la Grèce, et non la « guerre contre Athènes » menée par Sparte contre les impérialistes, pour reprendre la formule employée par les Péloponnésiens.

La guerre du Péloponnèse dressa l'un contre l'autre deux États grecs que tout ou presque opposait. Athènes disposait de trois cents navires de guerre, d'un port fortifié, d'un vaste territoire cultivé et d'une population de plus de trois cent mille habitants. Deux cents États environ lui versaient un tribut, ce qui lui assurait des ressources considérables. Sparte, au contraire, était un État entièrement tourné vers la terre. Située à deux cent cinquante kilomètres au sud d'Athènes environ, Sparte disposait d'une armée de dix mille fantassins seulement, dont moins de la moitié étaient des citoyens de plein droit. Avec cette armée, elle devait régner sur deux cent cinquante mille habitants de statut inférieur, les hilotes, et imposer son hégémonie aux cités voisines. De plus, Sparte n'avait jamais été ni une puissance maritime ni un foyer culturel cosmopolite.

À tort ou à raison, la guerre apparut comme un conflit entre les valeurs opposées des deux cités. Qui résisterait le mieux à l'épreuve, du libéralisme culturel et politique d'Athènes ou du conservatisme brutal et borné de

Sparte ? Une société « ouverte » tire-t-elle profit militairement de son libéralisme ou succombe-t-elle à une licence que ne connaît pas un régime oligarchique où la société est embrigadée ? Et en cas de guerre asymétrique entre belligérants ne voulant ou ne pouvant pas s'affronter dans une bataille traditionnelle, de quel côté serait l'efficacité, du côté de la « baleine » Athènes et de ses navires ou de celui de l'« éléphant » qu'était Sparte avec sa lourde infanterie ?

Thucydide

Le dernier élément pouvant expliquer le retentissement de la guerre du Péloponnèse est la personnalité de Thucydide lui-même. Le plus grand historien de la Grèce ne fut pas seulement l'auteur analytique et systématique d'une vaste et complète histoire militaire de Sparte et d'Athènes. Ce fut aussi un brillant philosophe qui essaya de donner aux péripéties souvent embrouillées de la guerre une valeur qui dépassait sa propre époque. Selon ses propres déclarations, son récit se révélerait « un capital impérissable » beaucoup plus important que la guerre elle-même³.

Le caractère didactique du long récit de Thucydide est fondé sur la conviction que la nature humaine, au-delà de toutes ses modifications à travers le temps et l'espace, reste toujours identique à elle-même, et donc prévisible. En conséquence, les enseignements du conflit entre Athènes et Sparte sont censés valoir pour toutes les guerres, pour tous les peuples, quelle que soit l'époque. Un des grands thèmes de la réflexion de Thucydide est la recherche du pouvoir : il montre que c'est elle qui se dissimule derrière les déclarations idéalistes et

les professions de foi. Les mots, les discours des diplomates, les raisons invoquées par les États pour faire la guerre, le discours (*logos*) en général servent autant à masquer qu'à expliquer ce que les hommes veulent réellement faire (*ergon*). Thucydide nous enseigne le scepticisme : quand des guerres éclatent, il nous apprend à chercher des explications dans l'intérêt égoïste des nations plutôt que dans les déclarations officielles, y compris à notre époque.

Cependant, Thucydide n'était pas un théoricien abstrait : lui-même participa à la guerre à laquelle est consacré son ouvrage. Il faillit mourir de la peste (430-426) et se retrouva coincé à Athènes avec des dizaines de milliers de ses compatriotes qui avaient fui les envahisseurs venus du Péloponnèse. En tant que stratège, il prit part aux combats pour Amphipolis, une colonie athénienne, et fut vaincu par le Spartiate Brasidas. À cause de ce revers, à près de quarante ans, il fut en 403 injustement condamné à l'exil par les Athéniens exaspérés, dont les chefs jouèrent plus tard un rôle essentiel dans son récit. Comme ceux de César et de Napoléon, l'ouvrage de Thucydide est indissociable de son passé d'homme d'action, et l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse* parle quelquefois de lui-même à la troisième personne, comme un personnage parmi d'autres de son histoire. À la suite de cet exil injuste, l'historien sillonna le monde grec pendant vingt et quelques années, un peu comme un correspondant de guerre.

Thucydide chercha à connaître le point de vue des Péloponnésiens et des Béotiens, et sa quête d'une vision équilibrée aboutit à un récit passionnant. Il raconte ainsi comment les Grecs dépensèrent des trésors d'ingéniosité pour s'entretuer et se mutiler, inventant des lance-flammes pour brûler les soldats ennemis pris au piège ou

couplant la main droite des rameurs qu'ils avaient faits prisonniers.

Pourtant, malgré le caractère direct et très évocateur de son témoignage, Thucydide présente un certain nombre de difficultés pour le lecteur moderne : il emploie un vocabulaire difficile, mentionne souvent des personnages ou des lieux aux noms étranges, dresse des listes fastidieuses d'expéditions militaires. On trouve quelquefois dans son récit de longs discours très compliqués, dont l'étrange syntaxe semble avoir été presque impénétrable pour ses contemporains eux-mêmes. Une mode récente tend à faire de Thucydide le premier historien « postmoderne » dont les théories toutes faites auraient exigé qu'il invente des « faits » destinés à fabriquer une certaine « objectivité » ; en réalité, c'est un esprit beaucoup trop complexe pour avoir commis une escroquerie aussi enfantine. Ce qui est frappant, c'est l'exigence d'objectivité de Thucydide, cet historien qui prit le temps de s'entretenir avec des combattants, de consulter le texte des traités et les traces laissées sur les pierres. À différentes occasions, il exprima son admiration pour l'impérialisme démocratique de Périclès ; mais le Lacédémonien Brasidas – dont la brillante carrière mit fin à la sienne – ne le laissa pas non plus indifférent. Il évoqua avec éloquence le cerveau du coup d'État oligarchique de 411, l'excentrique Antiphon, tout en rendant hommage à la capacité de résistance des démocraties en temps de guerre. Et même s'il commanda un navire de guerre, Thucydide ne dissimula pas l'admiration qu'il avait pour les fantassins. C'est aussi parce que son récit est devenu l'un des grands classiques de la littérature et de la philosophie que nous connaissons beaucoup mieux la guerre du Péloponnèse que d'autres conflits plus tardifs, qui furent parfois plus sanglants⁴.

Athènes ou l'Amérique de l'Antiquité

L'Amérique contemporaine, à la fois centre culturel et puissance impériale imprévisible, capable d'imposer arbitrairement la démocratie à ses amis comme à ses ennemis, est souvent considérée comme une nouvelle Athènes. « Ce qu'était Athènes en minuscule, l'Amérique le sera en grand », écrit Thomas Paine. On dit souvent des Américains aujourd'hui ce qu'on disait des Athéniens de l'Antiquité : ceux-ci « s'imaginaient que rien ne pouvait leur résister et qu'il leur suffisait d'engager n'importe quelles forces, considérables ou insuffisantes, pour mener à bien n'importe quelle opération, réalisable ou non ⁵ ». Bien que les Américains proposent au monde une culture populaire radicalement égalitaire et que, dans un esprit très athénien, ils aient cherché à renverser un certain nombre d'oligarques et à imposer la démocratie – à Grenade, à Panama, en Serbie, en Afghanistan et en Irak –, leurs ennemis, leurs alliés et les pays neutres restent très méfiants à leur égard. Ces derniers s'inquiètent des intentions et de la puissance américaines, ce qui se comprend, tandis que les responsables politiques américains, tels de jeunes et fiers Athéniens, affirment agir par souci de la morale et par générosité. La puissance militaire et la volonté idéaliste d'exporter ce qu'on considère comme la civilisation sont à l'origine de nombreux conflits, quelles que soient les époques, et aucun État de l'Antiquité n'a fait la guerre plus souvent que l'Athènes impériale du ^v^e siècle.

Répetons-le, la plupart des Grecs considèrent que la défaite d'Athènes « représentait le début de la liberté pour la Grèce », sans soupçonner un instant que Sparte, après sa victoire, voudrait aussitôt créer son propre Empire pour occuper la place laissée vacante par

Athènes⁶. Les idéalistes aveugles qui, en Amérique, croient que le monde entier souhaite adopter leur culture démocratique devraient s'interroger sur le fait que, au début de la guerre du Péloponnèse, « l'opinion publique, dans sa grande majorité, était favorable aux Lacédémoniens » et que « l'animosité contre les Athéniens était vive chez la plupart des Grecs ».

La richesse et la générosité d'Athènes nourrissaient les critiques à son égard, tant à Athènes même que dans les autres cités. Ses détracteurs avaient en matière de justice beaucoup plus d'exigences vis-à-vis des Athéniens qu'ils n'en auraient eu vis-à-vis des Spartiates. Ce n'est qu'au siècle suivant que Sparte, devenue la seule superpuissance du monde hellénique après sa victoire, suscita une jalousie comparable à celle dont Athènes avait fait l'objet, et que les Grecs cessèrent enfin de nourrir des sentiments de méfiance à l'égard de l'Athènes impériale⁷.

Cette situation paradoxale était exaspérante pour les Athéniens. Elle annonçait peut-être le dilemme auquel devaient être confrontées plus tard d'autres puissantes républiques libérales et impériales, qui payèrent au prix fort leur volonté de mettre leurs actes en accord avec leurs principes idéalistes et utopiques. De même que ceux qui n'hésitaient pas à formuler des critiques à l'égard d'Athènes préféraient visiter l'Acropole que le sanctuaire consacré par les Spartiates à Ménélas, de même les détracteurs de l'Ouest au temps de la guerre froide condamnaient le réalisme de la politique étrangère du camp occidental mais préféraient donner des cours à Oxford, à la Sorbonne ou à Berkeley qu'à Moscou, à La Havane ou au Caire⁸.

Sparte comptait sur ces contradictions dans sa guerre à venir avec Athènes : le reste du monde grec aurait à l'égard d'Athènes des exigences qu'il n'aurait jamais avec

le régime autoritaire de Sparte. Les Athéniens étaient des privilégiés habitués à vivre dans une société riche et consensuelle ; ils auraient sans doute beaucoup plus de mal à supporter les souffrances et les sacrifices exigés par la guerre que les Spartiates, habitués à vivre dans une société ressemblant beaucoup à une caserne. Quant à l'Assemblée athénienne, sa versatilité la conduirait à opérer des revirements spectaculaires dans ses choix militaires, alors que de tels retournements étaient inimaginables dans un régime oligarchique.

Les dirigeants politiques et les analystes américains essaient de tirer les leçons des erreurs commises par les Athéniens et de leurs succès. Ils se demandent si l'Amérique est appelée à partager le destin d'Athènes, ou si les Américains, tout en rivalisant avec les Athéniens par le prestige de leur culture et l'étendue de leur influence, sauront éviter leurs excès. Jamais peut-être l'étude de la guerre du Péloponnèse n'a été plus importante pour les Américains qu'aujourd'hui. Comme les Athéniens, les Américains sont tout-puissants mais manquent d'assurance. Pacifistes déclarés, ils sont toujours impliqués dans un conflit quelque part. Plus désireux d'être aimés que d'être respectés, ils s'enorgueillissent de leur rayonnement artistique et littéraire alors même qu'ils sont plus encore des adeptes de la guerre.

Guerres bonnes et guerres mauvaises

Une guerre qui « s'est accompagnée pour la Grèce d'une somme d'épreuves telle qu'on n'en vit jamais autant en aucune période de durée égale » : c'est en ces termes que Thucydide, l'ancien combattant, parla avec plusieurs années de recul du déclenchement de la guerre

longtemps attendue entre Athènes et Sparte⁹. Cette guerre brutale sembla abattre une bonne partie de l'édifice que de grands hommes avaient contribué à bâtir. Thucydide fut visiblement consterné de voir la civilisation grecque, qui avait tant donné à l'homme, se lancer dans une entreprise d'autodestruction. Pour de nombreux Grecs, ce combat entre hellénophones ne pouvait même pas être vraiment qualifié de guerre (*pólemos*). Pour eux, il s'agissait d'une chose beaucoup plus terrible – d'un conflit interne (*stásis*) ressemblant plus à une lutte contre la peste ou la famine qu'à un noble affrontement entre guerriers.

Dans une guerre « bonne », les cités grecques livraient quelques batailles spectaculaires contre des barbares étrangers, sur terre ou sur mer, pour défendre leur liberté ou leur autonomie. Mais la guerre civile s'accompagnait de toutes sortes d'assassinats, d'actes terroristes et d'exécutions, qui effaçaient la distinction entre civils et combattants. Même si la guerre du Péloponnèse, par certains de ses aspects, resta une guerre traditionnelle, ce fut surtout une expérience inédite, au cours de laquelle les Grecs s'entretuèrent à une échelle sans commune mesure avec les conflits qu'ils avaient connus jusque-là¹⁰.

Dès le début, Thucydide vit que cette guerre serait une *stásis* cataclysmique, l'équivalent d'une guerre mondiale à l'échelle du monde hellénique de l'Antiquité. Une guerre qui « aurait plus de retentissement que tous les conflits antérieurs », commenta-t-il sobrement dans une des nombreuses formules apocalyptiques qu'il employa à propos de cette guerre qui dévora sa vie d'adulte. Vingt-cinq siècles plus tard, la plupart des historiens souscrivent également à l'idée de Thucydide selon laquelle cette « crise » réduisit à néant une grande partie de ce que la Grèce aurait pu accomplir¹¹. Il faut bien imaginer

ce que représenta cette guerre. Pour un coût égal à celui de l'organisation et de l'approvisionnement des deux flottes qui furent envoyées en Sicile l'une après l'autre (quarante mille hommes au total), Athènes aurait pu édifier au moins quatre autres Parthénons. Pour une somme égale au coût de l'entretien, pendant un mois, de cent trières, il aurait été possible de représenter mille tragédies, soit trois fois le nombre de pièces créées par Eschyle, Sophocle et Euripide réunis au cours de toute leur carrière. Quand ils pénétrèrent en Attique en 431, les Spartiates étaient persuadés qu'en ravageant le pays pendant un an ou deux, ils remporteraient la victoire en contraignant les Athéniens à livrer une grande bataille conventionnelle ou en les réduisant à la famine. Mais sept ans plus tard, après une succession ininterrompue d'échecs spartiates en Attique, après la mort de quatre-vingt mille Athéniens, victimes de la peste, aucun des deux camps n'avait fait le moindre pas vers la victoire. Et la guerre devait durer encore vingt années de plus, qui allaient être bien pires.

La guerre du Péloponnèse, si elle ne détruisit pas Athènes, anéantit incontestablement l'idée d'une culture impériale athénienne. Elle ne procura ni richesse ni sécurité durable à Sparte, qui peu de temps après échoua plus lamentablement encore qu'Athènes en tant que puissance impériale. De nombreuses cités non alignées sortirent de la guerre désorientées, mais plus nombreuses encore furent celles qui avaient été envahies, mises à sac et totalement ruinées. La victoire de la Grèce unie sur le roi des Perses Xerxès (480-479) avait inauguré l'âge d'or de la Grèce. Mais le siècle qui avait commencé sous le signe d'une alliance très prometteuse entre Sparte et Athènes contre les Perses s'acheva par le véritable suicide que fut cette terrible guerre civile.

Les massacres dont le roi Darius et son fils Xerxès rêvèrent au moment des batailles de Marathon en 490 et de Salamine en 480 furent bel et bien perpétrés un demi-siècle plus tard, au grand bonheur des satrapes perses de toute la mer Égée, par des généraux grecs comme Périclès, Cléon, Alcibiade, Brasidas, Gylippe et Lysandre. Les Grecs firent souvent plus de victimes grecques en un an que les Perses n'en avaient fait en une dizaine d'années. Ainsi, la bataille navale livrée au large des îles Arginuses en 406 provoqua plus de morts parmi les Grecs que les fameuses batailles de Marathon, des Thermopyles, de Salamine et de Platées réunies. L'expédition de Sicile causa plus de morts chez les Grecs que toutes les batailles livrées au V^e siècle par les hoplites, ces fantassins lourdement armés qui se déployaient en phalanges ou en larges colonnes. De ce point de vue, la guerre du Péloponnèse fut la réalisation d'un rêve perse. À la fin de la guerre, l'Ionie grecque, à l'ouest de l'Asie mineure, redevint *de facto* une satrapie perse. Pendant un demi-siècle, les auteurs athéniens ne cessèrent de faire allusion à la peste, aux massacres, à la défaite et à la capitulation comme à des plaies toujours vives.

La guerre du Péloponnèse fut aussi le premier grand exemple d'affrontement entre puissances occidentales. Leur attachement commun au rationalisme, au militarisme civique et au gouvernement constitutionnel accoucha non seulement d'une grande culture, mais aussi d'armées dangereuses capables de se détruire mutuellement. L'affrontement entre Athènes et Sparte a donc valeur d'avertissement, des siècles avant les guerres civiles de la Rome antique, la bataille de Cold Harbor pendant la guerre de Sécession, la bataille de la Somme pendant la Première Guerre mondiale et le bombardement de Dresde en 1945. Il montre ce qui peut se passer

quand l'Occident déchaîne contre lui-même ses techniques guerrières.

Des causes fondamentales ?

Thucydide était profondément convaincu que l'invasion de la campagne athénienne par les Spartiates au printemps 431 était due à « la crainte qu'ils éprouvaient de voir s'accroître encore la puissance athénienne, à laquelle ils voyaient qu'une grande partie du monde grec se trouvait déjà soumise ». Cette appréciation est loin d'être exacte, puisque la puissance athénienne ne s'étendait pas à « une grande partie du monde grec » ; elle n'en occupe pas moins une place essentielle dans *La Guerre du Péloponnèse*. Disons les choses autrement : les Lacédémoniens déclenchèrent une frappe préventive en Attique. Au V^e siècle, c'étaient eux, et non les Athéniens, qui ne pouvaient se satisfaire du *statu quo*. Ailleurs, Thucydide reconnaît que c'est la crainte d'être lentement submergés par Athènes en temps de paix qui « contraignit les Lacédémoniens à se battre ¹² ».

Peut-on vraiment parler de « contrainte » ? D'autres prétextes plus immédiats rendirent peut-être le conflit inévitable. Les prétextes immédiats ne manquent jamais. Mais, en dernière analyse, Thucydide eut rétrospectivement le sentiment que l'opposition entre les deux puissances était telle, même si elle n'était pas toujours perçue par les Athéniens et les Lacédémoniens de l'époque, que les frictions, même mineures, ne pouvaient que provoquer un affrontement catastrophique.

Les deux camps prétendirent avoir été contraints à la guerre. Mais dans la vision déterministe de Thucydide, si Sparte n'avait pas déclenché les hostilités en prenant

pour prétextes les griefs de Corinthe et de Mégare, le dynamisme culturel d'Athènes au temps de Périclès – dont témoignaient ses édifices majestueux, les pièces de théâtre de ses auteurs, la richesse de sa vie intellectuelle, sa flotte immense, le régime démocratique, l'expansion démographique et l'extension de l'Empire – aurait fini par étendre la sphère d'influence athénienne à la Grèce méridionale. D'ailleurs, les griefs de Corinthe et de Mégare étaient complexes et très importants dans l'équilibre entre Athènes et Sparte. Corinthe reprochait à Athènes de ne pas l'avoir appuyée lors de ses conflits avec son ancienne colonie, Corcyre, et craignait que sa flotte ne puisse faire face à une éventuelle alliance entre Athènes et Corcyre. Quant à Mégare, elle occupait une position stratégique, sur la route principale venant du Péloponnèse, à mi-chemin entre Corinthe et Athènes ; Athènes lui imposait un embargo commercial pour décourager ses sympathies à l'égard de Sparte.

Les Lacédémoniens auraient pu s'accommoder de l'impérialisme athénien. C'est ce qu'ils avaient fait au début du V^e siècle. Mais quand l'appétit de pouvoir d'Athènes se colora d'une idéologie radicale de soutien à la démocratie dans les autres cités, Sparte considéra à juste titre que la menace dépassait la simple rivalité armée et risquait de corrompre le cœur et l'esprit de tous les Grecs. La démocratie athénienne, en effet, ne se contentait pas de vouloir faire de nouveaux adeptes et d'être expansionniste : c'était aussi un régime solide et stable. Même les révolutions qui l'affectèrent pendant et après la guerre, en 411 et 403, furent éphémères. Cela montre que le gouvernement populaire était soutenu par une grande partie des Athéniens, bien au-delà des pauvres sans terre.

Les Spartiates avaient aussi vu l'influence de la démocratie d'inspiration athénienne se répandre dans la mer

Égée et en Asie mineure dans les années 450. Ils s'insurgèrent contre l'influence exercée par Athènes à Thourioi, cité grecque fondée à la suite d'une expédition panhellénique, censée représenter les Grecs dans leur ensemble. Leurs chefs furent révoltés par la défaite des oligarques de l'île de Samos face à Athènes en 440. Les élites spartiates furent scandalisées de voir que les cités résistant à l'autorité d'Athènes, comme Potidée, étaient non seulement assiégées mais contraintes d'accepter des gouvernements démocratiques radicaux, imposés et maintenus en place par les trières athéniennes. La menace réelle représentée par ces démonstrations de force importait moins que la perception qu'en avaient les Spartiates, lesquels étaient convaincus d'avoir affaire à une dangereuse politique d'agression. Les différences ethniques et linguistiques entre Ioniens (pro-Athéniens) et Doriens (pro-Spartiates) auraient pu s'atténuer, mais les initiatives de l'impérialisme démocratique constituaient un défi beaucoup plus inquiétant.

Aux yeux des amis de Sparte, le nouveau « village global » athénien offrait des avantages qu'une petite cité de fantassins ne pouvait espérer concurrencer. De la même façon, les riches de la mer Égée, en général tout acquis à Sparte, durent sentir qu'ils étaient en train de perdre de leur influence au sein de leurs propres cités au profit des pauvres, qui étaient pleins d'ambition. Ces derniers ne cultivaient pas la terre, ne montaient pas à cheval, ne fréquentaient pas le gymnase, et appréciaient la sécurité que leur garantissaient les navires athéniens ; l'obligation de verser un tribut ne les concernait pas, puisque cette charge était pour l'essentiel assumée par les aristocrates propriétaires. Derrière tous les calculs égoïstes, cependant, se trouvait une réalité incontestable : Athènes continuait à se développer. Au début de la

guerre, le roi spartiate Archidamos croyait qu'Athènes était la plus grande ville du monde grec, alors que la taille de Sparte diminuait¹³.

L'« athénisme » fut le premier exemple de globalisation dans l'histoire du monde occidental. Un mot apparut pour désigner l'expansionnisme athénien : le verbe *attikizô* (« atticiser ») voulait dire « devenir semblable aux Athéniens » ou « s'unir aux Athéniens¹⁴ ». Les contemporains acceptèrent qu'Athènes cherche à promouvoir les intérêts du peuple chaque fois que c'était possible. En revanche, quand Athènes s'essaya à la *realpolitik*, par exemple en attaquant le gouvernement démocratique de Syracuse, et ce sans bénéficier de la ferveur nécessaire, elle échoua souvent¹⁵.

Les Spartiates, eux, étaient des fundamentalistes du régime oligarchique, qui haïssaient le « pouvoir du peuple » et le danger que celui-ci représentait. Les citoyens-guerriers de Sparte se méfiaient du goût pour les plaisirs qui, même au sein de leur propre élite, se développait rapidement¹⁶. S'ils avaient dominé le monde grec aux VI^e et V^e siècles, les Spartiates sentaient leur influence décliner : celle-ci était fondée presque exclusivement sur la force de leurs hoplites, qui avaient en face d'eux les navires, la croissance démographique et l'argent d'une Athènes hyperdémocratique, dont Périclès affirma que « jamais une cité grecque n'avait dicté sa loi à tant de peuples grecs¹⁷ ».

Pour éviter la guerre avec Sparte, Athènes fut sommée de mettre un terme à son expansion impérialiste et de démembrement son Empire : de ne plus assiéger des villes comme Potidée, et de laisser des États comme Égine et Mégare décider eux-mêmes de leurs propres affaires. Bref, Athènes devait laisser aux Grecs leur indépendance. Mais si Athènes avait accepté de s'engager sur cette voie,

elle aurait cessé d'être l'Athènes de Périclès pour redevenir la modeste cité agraire qu'elle avait été au temps où elle n'avait ni navires, ni Longs Murs, ni tributs, ni temples majestueux, ni grandes représentations théâtrales, c'est-à-dire au temps où elle était une société assez semblable aux autres grandes cités grecques¹⁸.

Le poids du passé

La guerre devint-elle inévitable lorsque sa logique de violence et de mort prit le pas sur tout ce que les chefs spartiates et athéniens pouvaient faire à titre individuel pour résoudre les situations de crise ? Il nous est difficile d'accepter l'idée que la décision des Spartiates de rompre la paix en 431 ne fut pas vraiment une erreur de calcul de leur part ou de celle des Athéniens. En réalité, les Spartiates, mus par la peur, la jalousie et la haine, obéirent aux passions incontrôlables qui poussent les hommes à agir au mépris de leurs propres intérêts et de l'intérêt général¹⁹.

Dans presque tous les débats qui précédèrent l'ouverture des hostilités, les ennemis d'Athènes invoquèrent plus souvent des griefs exprimant leur ressentiment politique et ethnique – l'audace et l'arrogance des Athéniens, le développement de leur Empire – que des fautes et des faits précis exigeant réparation immédiate. Peut-être y avait-il quelque chose en Athènes qui suscitait la haine des cités rivales comme Corinthe, Thèbes et Sparte, une hostilité de principe, qui n'avait rien à voir avec des actes précis, et à laquelle s'ajoutaient la peur et l'envie²⁰.

De fait, dès 446, Athènes avait renoncé à presque tous les objectifs qui avaient été les siens au cours de la première guerre du Péloponnèse (461-446), pendant laquelle elle avait combattu plus souvent Corinthe et

Thèbes que Sparte. Ce conflit s'était conclu par un retour au *statu quo* et un traité de paix de trente ans entre Spartiates et Athéniens. Ces derniers prirent bien soin de ne donner aucun prétexte à leurs adversaires pour rouvrir les hostilités. Mais les Athéniens étaient haïs plus pour ce qu'ils étaient que pour ce qu'ils faisaient. Pour comprendre cette situation paradoxale, il faut lire le passage fascinant où Thucydide rapporte le débat qui eut lieu à l'Assemblée des Lacédémoniens, à la fin de 432, sur le projet d'invasion de l'Attique au printemps suivant. À tous les orateurs expliquant pourquoi le déclenchement de la guerre avec Athènes à ce moment précis n'était pas souhaitable, un Spartiate borné, Sthénélaïdas, répondit en invoquant l'honneur et la puissance de Sparte. L'Assemblée militaire spartiate se prononça aussitôt en faveur de la guerre. Les Lacédémoniens semblent avoir obéi à leurs émotions plus qu'à leur raison (comme le firent plus tard les Athéniens lorsqu'ils votèrent en faveur d'une invasion de la Sicile). « Prenez donc, Lacédémoniens, une décision digne de Sparte. Votez pour la guerre et ne laissez pas les Athéniens devenir plus forts²¹. »

Dans l'autre camp, toute une génération d'Athéniens avait grandi dans la splendeur de Périclès. Eux aussi semblaient redouter de ne pas être à la hauteur de ceux qui les avaient précédés, sentiment très répandu parmi les élites des sociétés occidentales qui sont libres, riches et confrontées à des transformations sociales et culturelles²². Nombre d'entre eux avaient le sentiment qu'en ne répondant pas aux menaces spartiates, ils auraient trahi la mémoire de leurs grands ancêtres, celle des « hommes de Marathon » immortalisés par Aristophane : les Miltiade, Thémistocle et autres Aristide, qui s'étaient battus à Marathon en 490, à Salamine en 480, et qui

leur avaient légué un Empire prospère et sûr. Certains d'entre eux étaient peut-être toujours vivants, mais ils devaient avoir quatre-vingts ans.

Certes, les Athéniens étaient incapables de mobiliser une armée de dix mille hoplites valant ceux qui avaient enfoncé les rangs des Perses, soixante ans plus tôt, sur la plage de Marathon. Leur puissance militaire – navires, réserves financières, hommes – était toutefois supérieure à celle de tous leurs ennemis réunis. Athènes était plus forte, précisément parce qu'elle ne s'était pas contentée de confier sa sécurité à de vaillants paysans hoplites. Ceux-ci, après tout, étaient un anachronisme, une force unidimensionnelle aussi inefficace loin des petits champs de bataille taillés à sa mesure que redoutable quand étaient réunies les conditions qui lui convenaient.

Néanmoins, le poids de ce glorieux passé pesait sur les hommes de la génération d'Alcibiade comme les victoires remportées par les hommes de la « grande génération », celle de la Seconde Guerre mondiale, pèsent sur les nôtres, surtout quand des hommes comme Périclès appelaient continuellement les jeunes Athéniens à assumer les responsabilités que leur imposait l'Empire. Les Spartiates craignaient eux aussi d'être indignes de leurs glorieux aïeux, morts en défendant le défilé des Thermopyles²³.

Des conséquences imprévisibles

La guerre elle-même se révélerait une gigantesque folie. Personne, pas plus Socrate que Périclès, n'aurait pu prédire son déroulement ni son résultat. Ainsi, Sparte, qui disposait de l'infanterie la plus redoutable du monde grec, remporta les dernières grandes batailles de la guerre grâce à sa flotte, créée peu de temps auparavant. C'est

en essayant de prendre Syracuse, la plus grande démocratie du monde grec, que quarante mille soldats alliés d'Athènes, la cité démocratique, moururent ou furent faits prisonniers en Sicile. Au même moment, les ennemis d'Athènes en Grèce ravageaient impunément son territoire à moins de vingt kilomètres des murs de la ville, en déclenchant leurs opérations à partir de Décélie, la forteresse spartiate par où transita, de 413 à 404, le produit de toutes les razzias menées en Attique. Et que dire d'un personnage comme Alcibiade ? L'homme qui semble avoir été tour à tour le sauveur d'Athènes, de Sparte et de la Perse fut aussi celui qui provoqua leur ruine.

Au début de la guerre, Athènes disposait de véritables trésors, entassés dans le Parthénon. Elle avait accumulé une richesse extraordinaire : six mille talents d'argent et cinq cents talents en métal précieux, l'équivalent de près de trois milliards d'euros d'aujourd'hui. Elle sortit de la guerre ruinée, et son trésor ne suffit même pas à mener à bien l'ornementation des colonnes des Propylées, l'entrée monumentale des temples de l'Acropole, demeurés inachevés. Ne parlons pas des temples que l'on avait commencé de construire à Ramnous et à Thorikos, en Attique, qui restèrent eux aussi en plan. La plus grande partie de l'argent qui aurait dû permettre de réaliser la cité de marbre rêvée par Périclès fut engloutie avec les cinq cents trières qui sombrèrent au large de la Sicile puis en mer Égée.

Sparte pouvait aligner l'armée la plus impressionnante de toute la Grèce. Cependant, la plupart des ennemis de Sparte ne tombèrent pas sous les lances de ses soldats, mais moururent de maladie, dans des sièges ou des opérations de guérilla. La grande opération stratégique consistant à ravager les récoltes de l'Attique échoua

magistralement moins d'une semaine après le début de sa mise en œuvre. En moins d'une année, pourtant, la présence des Péloponnésiens en territoire ennemi déclencha la peste qui faillit provoquer la ruine d'Athènes.

Aucun gouvernement n'était aussi calculateur et pondéré que la *gerousia* de Sparte, un sénat composé de vieillards qui ne connaissaient rien du monde extérieur et étaient hostiles à toute action en dehors de la Laconie. Aucun gouvernement n'était aussi audacieux et téméraire que l'Assemblée d'Athènes, composée de dirigeants qui avaient parcouru la mer Égée. Mais cette Assemblée, à l'occasion d'une crise, pouvait décider de mettre à mort un homme ou toute une ville pour les prétextes les plus dérisoires.

Le philosophe Socrate avait des réserves sur l'*hubris* et la mégalomanie d'Athènes, en particulier sur les visions grandioses, élaborées tardivement, concernant la Sicile. Mais cela ne l'empêcha pas de combattre héroïquement pour Athènes dans son âge mûr. Comme il le rappela à ses accusateurs avant de mourir, il avait été des plus difficiles combats livrés par Athènes, à Potidée, à Délion et à Amphipolis²⁴. Quant à Thucydide, le thème de l'absurdité apparente de la guerre lui permit d'approfondir sa vision noire de la nature humaine. Mais personne ne fit preuve de plus de loyauté et d'ardeur au combat que lui, même s'il fut exilé en vertu d'accusations truquées par les démagogues.

Euripide, le grand dramaturge, considéra la brutale exécution des Mytiléniens et des Méliens par ses compatriotes comme un acte criminel et comme une preuve de la sauvagerie absurde de la guerre. Mais Euripide lui-même haïssait les Spartiates et semble avoir souhaité leur défaite autant que la fin pure et simple de la guerre. Alcibiade changea de camp à plusieurs reprises et aida

tour à tour Athènes, Sparte et la Perse au cours de la guerre, mais il adressa néanmoins aux Athéniens une dernière mise en garde à Aigos-Potamos, qui aurait pu leur éviter une défaite dans la dernière grande bataille de la guerre s'ils l'avaient écouté.

Aristophane, le brillant auteur comique, affirma que la guerre interminable réduisait les paysans à la ruine, rendait les chefs idiots, les généraux sanguinaires, les pauvres agités, et enrichissait les marchands d'armes. Il n'en croyait pas moins qu'Athènes avait raison. Le patriotisme, sous ses formes les plus exaltées et les plus basses, l'emporta finalement sur les prétentions de Socrate, selon lesquelles tous les Grecs étaient des citoyens du monde. Comme Socrate lui-même le dit dans un dialogue tardif de Platon, le *Protagoras*, il est « beau » (*kalon*) d'aller à la guerre²⁵.

En 431, personne ne prévoyait le carnage à venir. Qui pouvait croire que le majestueux Périclès n'avait plus que deux ans à vivre, et qu'il finirait couvert de pustules, accroché à une amulette, en proie aux fièvres de la peste ? Le milliardaire Nicias n'imaginait pas que vingt ans plus tard, en Sicile, à mille deux cents kilomètres d'Athènes, il en serait réduit à implorer à genoux les vainqueurs avant d'avoir la gorge tranchée. Et le bel Alcibiade, la coqueluche d'Athènes, n'imaginait pas qu'il finirait, lui, assassiné dans un obscur village d'Asie mineure. La guerre allait remettre en cause toutes les certitudes.

Espoirs et rêves

Le combat à mort dans lequel se lancèrent Athènes et Sparte en 431 n'a rien d'étonnant. Le miracle est peut-être que la guerre n'eût pas commencé plus tôt. En réalité,

entre 461 et 446 (pendant ce qu'on appelle la première guerre du Péloponnèse), les deux puissances s'étaient opposées à plusieurs reprises, mais ce premier conflit fut mené pour l'essentiel par procuration, à travers les Béotiens, les Mégariens, les Corinthiens, les Argiens et les Thessaliens. Depuis la brève alliance conclue entre Athènes et Sparte contre la Perse (480-479), les moments de véritable entente entre les deux cités avaient été rares. À Athènes, seuls quelques membres de l'élite et quelques généraux étaient allés à Sparte. Presque aucun Spartiate n'avait vu l'Acropole, mis à part quelques émissaires. Certes, Athènes et Sparte étaient des *poleis* grecques. Elles partageaient la même langue et les mêmes traditions religieuses, mais tout les opposait politiquement, socialement et culturellement.

En 431, les deux cités étaient militairement puissantes, chacune à sa manière, justement parce qu'elles avaient rompu avec la vieille tradition agraire hellénique qui définissait jusqu'alors les conditions normales de la guerre : celle-ci prenait la forme de rudes batailles qui duraient une heure environ, mettant aux prises des cultivateurs pressés de retourner à leurs terres. Quelques observateurs perspicaces comprirent avant le déclenchement du conflit qu'il n'y aurait pas de limites naturelles à la guerre ni de victoire facile d'un des deux camps dès lors que l'existence des hilotes à Sparte, celle des galères à Athènes, voulait dire que les soldats des deux cités n'étaient plus obligés de rester chez eux pour s'occuper de leurs champs.

Périclès lui-même, par exemple, à la veille du conflit, déclara : « La guerre est inévitable²⁶. » L'éventualité d'une nouvelle invasion de la Grèce par les Perses était improbable après la défaite que ceux-ci avaient subie un demi-siècle plus tôt. Le malaise était général, parce qu'on

sentait que la guerre serait une guerre civile d'un genre nouveau, sans limites. Les Corinthiens conseillèrent à juste titre aux Spartiates de renoncer à leur stratégie habituelle, désormais dépassée, consistant à attaquer des fermes dans l'espoir de provoquer une bataille, et de trouver de nouveaux moyens de détruire une ville comme Athènes²⁷.

Le conflit commença officiellement quand les Lacédémoniens violèrent le traité de paix de trente ans et envahirent l'Attique au printemps 431. Ils franchirent la frontière quatre-vingts jours seulement après l'intervention préventive de leur alliée Thèbes qui, sans avertissement, avait attaqué la ville voisine de Platées, un protectorat d'Athènes situé à soixante-dix kilomètres environ de la ville.

Les deux camps firent la liste de leurs griefs. Riche cité de l'isthme, Corinthe, l'alliée de Sparte, avait le sentiment qu'Athènes avait pris le parti de sa rivale Corcyre à différentes reprises. Mégare était soumise à un embargo commercial par Athènes et réclama le soutien de Sparte ; quant à l'île voisine d'Égine, qui constituait une menace à l'horizon – Périclès la qualifia un jour de tache du Pirée – elle prétendait qu'Athènes s'immisçait dans ses affaires et attendait que Sparte défendît sa souveraineté. Athènes, de son côté, affirma que les Péloponnésiens avaient poussé à la révolte Potidée, protectorat athénien de la côte septentrionale de la mer Égée. Les Béotiens, dont la capitale était Thèbes, souhaitaient éliminer la ville de Platées qui avait porté la menace athénienne jusque devant leurs portes, etc²⁸.

Certes, l'embargo imposé par Athènes à Mégare, les interventions d'Athènes dans les affaires d'Égine, la rivalité autour de Corcyre et de sa « flotte considérable » ou des terres situées à la frontière de Mégare ou de la Béotie



n'étaient pas des questions sans importance²⁹. Mais ce fut la manière de *percevoir* les torts d'Athènes, dans laquelle la peur et le souci de l'honneur jouèrent un grand rôle, qui poussa Sparte à agir avant qu'il ne fût trop tard. Cela était plus vrai encore pour les jeunes qui, aussi bien à Sparte qu'à Athènes, « dans leur inexpérience, ne répugnaient nullement à se battre³⁰ ».

La mythique flotte spartiate

Pour avoir une idée de la situation dans laquelle se trouvaient les Spartiates, imaginons que, dans un monde où les armes nucléaires n'auraient pas existé, l'ex-Union soviétique, peu de temps avant 1990, soit arrivée à la conclusion qu'en définitive elle ne pouvait pas rivaliser avec le mastodonte démocratique et capitaliste américain. On peut imaginer que les partisans de la ligne dure auraient jugé nécessaire d'envoyer trois cents de leurs divisions en Europe avant que leurs propres alliés, et le monde en général, ne partagent leur pessimisme et ne remettent en cause leur allégeance à l'empire soviétique.

Les Spartiates pouvaient aligner des hoplites imbattables en combat sur terrain découvert. Les Béotiens, leurs alliés, pouvaient mobiliser des fantassins à armement encore plus lourd – de sept mille à douze mille hommes si nécessaire – à tous égards aussi redoutables que les combattants professionnels de Sparte. Et la Ligue des États alliés du Péloponnèse, sous la direction de Sparte, pouvait rassembler pour de courtes périodes une énorme armée de soixante mille hommes, capable de battre n'importe quel adversaire. Les meilleurs cavaliers de la Grèce centrale étaient les Béotiens, qui étaient du côté des Spartiates.

Pour toutes ces raisons, Thucydide, à propos de Sparte, écrivait : « Les deux cinquièmes du Péloponnèse sont directement soumis à son autorité et son hégémonie s'exerce sur l'ensemble de la péninsule, ainsi qu'en dehors sur un grand nombre de cités alliées³¹. » Même si les Spartiates ne pouvaient remporter une guerre contre un empire maritime, du moins étaient-ils sûrs que leur puissance militaire rendait impossible l'occupation de l'acropole de Sparte par une armée athénienne.

Pourtant, la puissance de Sparte et de sa Ligue était, à certains égards, purement imaginaire. Lorsque la guerre éclata, les Péloponnésiens ne disposaient pas des moyens nécessaires pour transporter leurs troupes par mer. Ils ne s'appuyaient pas sur une réelle puissance économique. Sparte entra dans la guerre sans réserves en capital, avec un petit nombre de navires, peu de cavaliers et pas de troupes à armement léger. Dans le système d'enrégimentement totalitaire fondé par Lycurque, l'ancêtre mythique, la vertu civique avait plus d'importance que l'individualisme ou l'efficacité économique.

Par exemple, contrairement aux Athéniens qui disposaient d'une monnaie en circulation dans la mer Égée, les « chouettes » en argent, les Spartiates avaient pour monnaie des éclats de fer, et non des pièces, précisément parce que dans leur univers moral très étrange ces éclats ne pouvaient pas être utilisés aussi facilement que l'argent ordinaire (jugé corrupteur). Les puissances neutres qui auraient pu construire des navires pour les Spartiates ou leur louer des bras auraient peut-être accouru à Sparte si elles avaient eu l'espoir d'être payées autrement qu'avec des éclats de fer. À la veille de la guerre, les Lacédémoniens avaient été avertis par leurs alliés que leur conception dépassée de la guerre, la réduisant à une bataille entre hoplites, avait quelque chose de suicidaire.

Périclès avait probablement raison quand il déclara : « Les Péloponnésiens ne possèdent ni richesses particulières ni richesses publiques. » En tout cas, aucun tribut venu de l'extérieur ne venait accroître la puissance financière de Sparte et il y avait peu de colonies spartiates. Dans l'hypothèse où Athènes choisirait d'éviter la bataille rangée, Sparte ne possédait ni les réserves financières ni les réserves matérielles indispensables pour entretenir une armée sur le terrain pendant une longue période. Elle avait encore moins le savoir-faire ou le désir de mener une guerre non conventionnelle prenant la forme d'une succession d'attaques ciblées, de pillages ou de sièges³².

Trente ans avant la guerre, les Spartiates, ravalant leur fierté, avaient fait appel à des Athéniens spécialistes des sièges pour réduire les places fortes tenues par des hilotes révoltés. Les Spartiates avaient donc eu besoin des Athéniens pour imposer leur volonté à leurs hilotes. Dans ces conditions, que se passerait-il si les Athéniens utilisaient leurs ressources financières et leurs compétences techniques non pour écraser les hilotes mais pour les pousser à la révolte³³ ?

La flotte de Corinthe et de quelques autres cités alliées de Sparte rassemblait seulement un peu plus d'une centaine de navires, soit moins de la moitié de la flotte impériale athénienne active. Les Péloponnésiens ne disposaient de ces navires qu'en raison des efforts déployés par Corinthe pour égaler la flotte de sa rivale Corcyre. Mais les réserves financières des Péloponnésiens risquaient de ne pas suffire à assurer le déploiement de cette flotte, si modeste fût-elle, pendant une longue période. L'image de guerriers en armure debout sur le pont d'un navire propulsé par des rameurs mercenaires ne correspondait pas à l'idée qu'on se faisait traditionnellement de la valeur militaire chez les Spartiates.

Désespérée, Sparte demanda à ses alliés de construire une flotte colossale de quelque cinq cents trières. Cette proposition était ridicule et totalement irréaliste de la part d'une cité qui n'avait pas de port en dehors de Gythium, à environ cinquante kilomètres de la ville elle-même. Les stratèges imaginèrent que les Perses, qu'ils détestaient, pourraient fournir les fonds nécessaires à la construction des trières et persuader de nouveaux alliés de bloquer les Athéniens. Mais la condition préalable à la mise en œuvre de ces plans, c'était que Sparte marque un certain nombre de points contre Athènes : il fallait d'abord que les hoplites spartiates remportent une victoire ou portent de sérieux coups à la cohésion de l'empire athénien.

C'étaient là de grandioses projets, qui ne convenaient pas à un État essentiellement terrestre, et aux vues étroites. Au moment où la guerre commença, seules trois cités, Corinthe, Corcyre et Athènes, disposaient de flottes importantes. Deux de ces trois cités étaient hostiles aux Spartiates³⁴. Certains Péloponnésiens comprirent donc qu'ils devraient adopter une stratégie diversifiée : il fallait vaincre les Athéniens en mer et démembrer l'empire athénien, tout en trouvant un moyen de couper définitivement les communications entre la cité et son arrière-pays. Pour atteindre ces objectifs, ils avaient besoin d'alliés nombreux et diversifiés, grecs mais aussi perses, ainsi que d'esprits novateurs. En attendant, ils étaient forcés de reconnaître que dans un combat singulier entre Sparte et l'empire athénien, l'argent, les hommes, la diversité des atouts militaires et l'expérience stratégique étaient du côté d'Athènes. Vingt ans plus tard, même après le désastre subi par les Athéniens en Sicile en 413, alors que le monde grec considérait l'effondrement d'Athènes

comme imminent, Sparte eut beaucoup de mal à organiser une flotte péloponnésienne, tant ses alliés se montraient hésitants dès lors qu'il s'agissait de contester à Athènes sa supériorité maritime traditionnelle³⁵.

Les calculs spartiates

Quand la guerre éclata en 431, les généraux spartiates continuèrent à se montrer dépourvus d'imagination. La loi plaçait à la tête de l'armée deux rois héréditaires, qui se heurtaient souvent à cinq magistrats élus, les éphores, dont beaucoup accompagnaient les rois dans leurs campagnes militaires. La stratégie spartiate reflétait les idées d'une société fermée, hiérarchisée, simple juxtaposition de carrés d'officiers, et les présumés conformistes d'une propagande brutale qui conditionnait les Spartiates dès leur plus jeune âge, puisque les jeunes garçons étaient introduits à la vie militaire dès sept ans. En raison de leur absence de contact avec les cités commerçantes, les dirigeants spartiates avaient une vision naïve des relations entre États, connaissaient mal l'importance de la population ennemie et cédaient facilement à la corruption. Or les États alliés les plus grands et les plus fiers du Péloponnèse, comme Mantinée et Élis, acceptaient mal la domination des Spartiates et étaient en train de libéraliser leurs constitutions.

Dans les guerres traditionnelles, l'époque de la moisson était le moment clé de la bataille. Les fantassins envahissaient un territoire pour brûler le blé mûr ou pour le consommer ; les défenseurs essayaient d'évacuer le blé ; et les agresseurs, qui étaient des guerriers-paysans, s'inquiétaient des récoltes restées en attente chez eux,

TABLE

<i>Avertissement</i>	9
<i>Prologue</i>	11
<i>Chronologie</i>	21
1. Pourquoi Sparte a combattu Athènes.....	27
2. Le feu : la guerre contre la terre	68
3. La maladie : la peste à Athènes.....	116
4. La terreur : la guerre de l'ombre.....	152
5. La cuirasse : les batailles d'hoplites	200
6. Les murs : les sièges	255
7. Les chevaux : le désastre de Sicile	315
8. Les navires : la guerre en mer	361
9. Le paroxysme : combats de trières en mer Égée	418
10. La ruine ? Vainqueurs et vaincus.....	442
<i>Notes</i>	485
<i>Bibliographie</i>	557
<i>Glossaire</i>	567
<i>Personnages essentiels</i>	571
<i>Remerciements</i>	575
<i>Index des noms</i>	577
<i>Table des cartes</i>	589

VICTOR DAVIS HANSON

La guerre du Péloponnèse

Aucun conflit, dans l'Histoire, n'est aussi riche d'enseignements pour notre époque que la guerre du Péloponnèse : cette conviction est au cœur de l'enquête menée par l'historien Victor Davis Hanson sur la lutte qui opposa, il y a près de deux mille cinq cents ans, Sparte et Athènes. Car la guerre du Péloponnèse préfigure nombre de conflits modernes : ce fut un affrontement titanesque entre deux superpuissances et leurs alliés, une sorte de guerre mondiale à l'échelle de la Grèce ancienne ; ce fut aussi une sanglante guerre civile, puisqu'elle mit aux prises des hommes qui adoraient les mêmes dieux et parlaient la même langue ; ce fut surtout une guerre sale, qui inventa de nouvelles méthodes de terreur, bien éloignées du traditionnel combat d'hoplites.

Sièges, coups de main, meurtres d'otages, massacres de civils et de prisonniers s'enchaînèrent durant vingt-sept ans, jusqu'à la capitulation d'Athènes : la Grèce de l'âge d'or n'était plus.

Helléniste et historien, **Victor Davis Hanson** a consacré de nombreux ouvrages à l'histoire des guerres en Occident, dont plusieurs ont été traduits en français : *Les Guerres grecques* (Autrement, 2000) ; *Le Modèle occidental de la guerre* (Belles Lettres, 2001) ; *Carnage et culture* (Flammarion, 2002 ; « Champs », 2010).

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard.

En couverture : Trière grecque, V^e siècle avant J.-C.
Flamidon, d'après une image © NPL - DeA Picture
Library/Bridgeman Images

Flammarion